

GABRIELLE CRAWFORD

C'EST JANE, BIRKIN' JANE

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Deux amies au destin scellé à la vie, à la mort qui ont tout partagé pendant cinquante-huit ans ; quand l'une disparaît, il reste les souvenirs de tous ces moments fous qui ont transformé le quotidien en une fantaisie pleine de charme.

C'EST JANE, BIRKIN JANE

GABRIELLE CRAWFORD

"J'espère donner au lecteur une idée de la gentillesse, de la détermination, de la douceur, de la colère, de la fragilité, du courage, de la beauté, de l'humilité et de la compassion de la femme irremplaçable et tant aimée qu'a été Jane."

Direction éditoriale : Claire David

Avec les témoignages de Linda Birkin, Lucy Crawford, Jacques Doillon, Michel Fournier, Dirk Bogarde, John Wood, Raechel Leigh Carter, Philippe Berthomé, Jean-Marc Grangier, Étienne Daho, Jean-Louis Piérot, Caroline Glorion, Kate Barry, Vincent Lévy et Olivier Rolin.

Cahier hors texte : © Gabrielle Crawford ou Jane Birkin
Dessins, p. 6-7 : © Linda Birkin / p. 20, 248 : © Jane Birkin
Couverture : © Gabrielle Crawford

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-20017-6

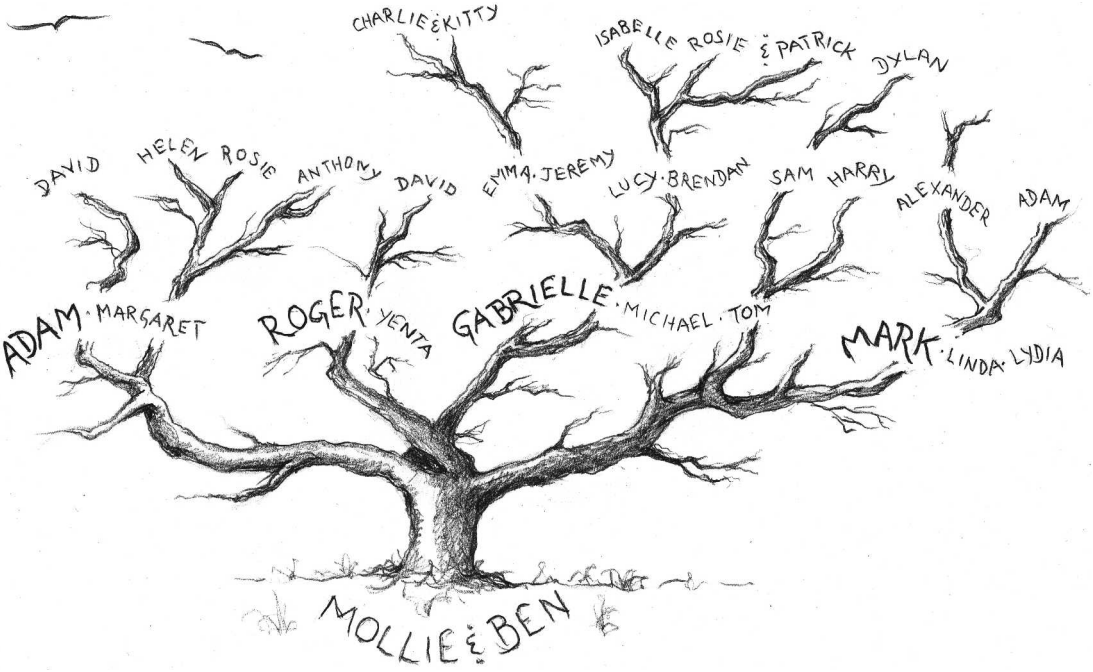
GABRIELLE CRAWFORD

C'EST JANE, BIRKIN' JANE

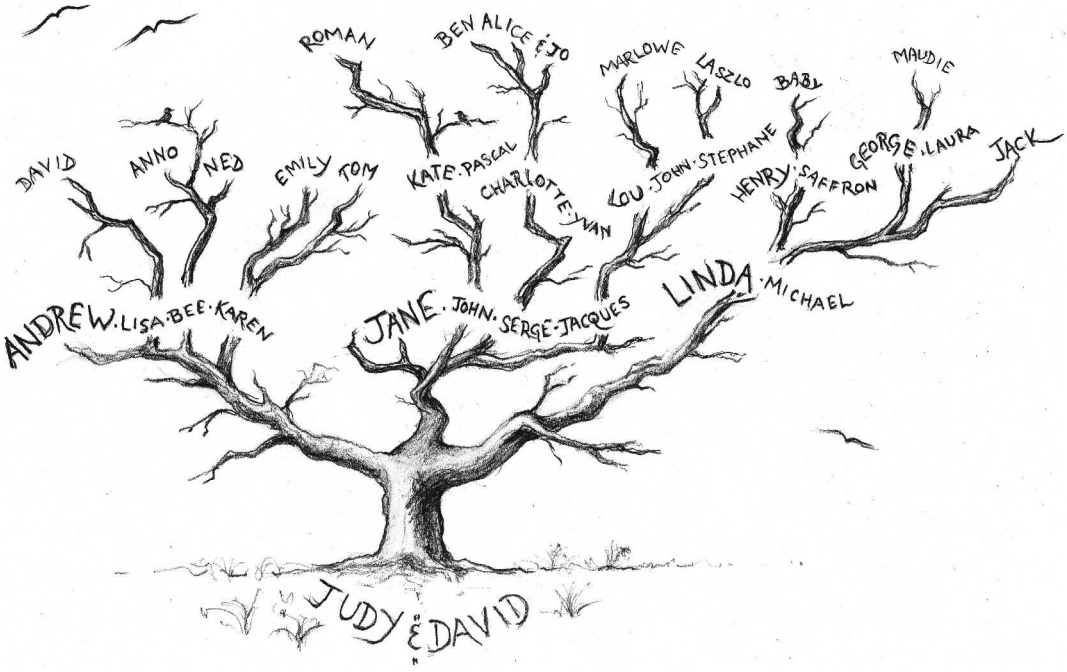
Traduit de l'anglais par Adélaïde Pralon

Préfaces de Charlotte Gainsbourg et Lou Doillon

ACTES SUD



Famille Crawford



Famille Birkin

Préfaces

Ma mère la surnommait l'ange Gabrielle. Son ange Gabrielle.

Toujours là pour elle. Jusqu'à la fin. Comme rarement j'ai vu.

Une attention et une présence constantes, bien au-delà de l'amitié.

Une amie, une sœur, un mari !

Et c'est la folle aventure de leurs vies parallèles qui m'a toujours tellement épatée.

Tout jeunes avec leur premier mariage, un premier bébé. Puis un deuxième. Quatre filles. Emma et Lucy. Kate et Charlotte. Viennent les séparations. Un garçon côté Gabrielle, Sam. Et à nouveau à l'unisson, ces derniers bébés, Harry et Lou.

Ma mère et son goût de l'aventure. Voulant tout faire avec "Gab". Une complicité de tous les instants. Ça devenait des épisodes qu'on aurait du mal à croire tant ça allait dans tous les sens. Avec toutes sortes de catastrophes et de drôleries.

L'excessive timidité et crédulité de Gabrielle, souvent un très joyeux élément déclencheur !

Je les entends rire. Ma mère et son rire tordant, sur le point d'étouffer. Gab et le sien, estomaqué !

Et puis tous les drames de la vie. Épaulées l'une par l'autre. Comme un sceau de loyauté, de bienveillance.

Avec la mort de ma mère, j'ai fait cette découverte si douloureuse. Ma colonne vertébrale avait disparu. Je perdais mes sens et mes racines.

Mais cette épreuve, nous l'avions tous redoutée pour Gabrielle, amputée de son partenaire de vie.

Quand elle m'a dit vouloir écrire sur elle, elle se demandait comment apporter quelque chose de nouveau. Elle voulait qu'on la voie avec ses yeux à elle. De copine. De complice.

J'ai eu la chair de poule en découvrant son livre. Une lecture marquée de tant de sourires. Et de tant de tristesse, de manque.

Ma mère mérite cette nouvelle touche. Unique.
Il n'y avait qu'une Jane. Il n'y a qu'une Gabrielle.

Charlotte Gainsbourg
3 juillet 2024

Inimaginable un monde avec ma mère et sans Gabrielle, et bientôt un an avec Gabrielle et sans ma mère. On s'était préparés comme on se prépare à la mort, comme on se prépare à une autre vie, (tant bien que) mal.

L'ange Gabrielle, remercié tous les soirs sur scène, depuis toujours. L'ange Gabrielle qui n'a plus son âme sœur à protéger depuis un an.

Gabrielle que ma mère aimait au-dessus de tout, ne l'épargnant d'aucunes aventures, d'aucunes virées.

Le duo pendant mon adolescence le plus proche d'*Absolutely Fabulous* mais en plus palpitant, plus fantaisiste, plus improbable (si c'est possible). Ma mère qui la demanda à plusieurs reprises, à moitié pour rire, en mariage.

Jane et Gabrielle en parallèle toujours et en complément. Les deux Anglaises, la châtain et la blonde, la liane et la plantureuse, les maternités en même temps, Kate l'âge d'Emma, Charlotte l'âge de Lucy, Harry mon âge. Les enfants meilleurs amis entre la France et l'Angleterre. Et pas qu'en présence des mères. Il y avait les histoires de Kate et Emma, de Lucie et Charlotte, de Sam et Lola, et de Harry et Lou.

Si on a croisé ma mère, on a croisé Gabrielle. Gabrielle qui la laissait la choquer. Gabrielle, l'Anglaise, la première DJ de Londres, mariée comme elle, et trop jeune pour célébrer au pub, Gabrielle la fille de médecin militaire propriétaire de

bull-terrier, Gabrielle la maternelle, celle qui longtemps fut le pied à Londres de notre mère, de mes sœurs et moi. Les deux inséparables, hurlant de rire, hurlant de surprise et d'horreur. Le duo à l'aventure, à la ville, à la campagne, accompagnant ma mère en tournage, en tournée, en Australie, au Japon, en Italie, dans la maladie…

Camarades des couloirs d'hôpitaux depuis tant d'années, accompagnant notre phénix, qui pour tenir le monde oubliait de se soutenir elle-même, s'effondrant mais remontant toujours, face aux nouveaux protocoles, face aux incroyables médecins, face à son courage, on s'était résignés à vivre pour toujours l'éventuelle disparition de ma mère.

La vie que je pouvais avoir pour moi, pour ma famille, pour mon travail, je l'ai pu grâce à Gabrielle. L'unique personne qui avait l'amour, l'abnégation et la force de soutenir dans la joie et dans l'urgence, sa meilleure amie, notre mère, depuis plus de cinquante ans.

Gabrielle sait se poser quand notre mère ne sait pas, sait écouter quand nous ne le savons plus, sait se taire quand il y a du monde, sait tenir le protocole des vies que nous menons, nous, souvent à l'aveugle. Gabrielle à l'anglaise qui a toujours mesuré, su tenir le discret, à peine maquiller le *backstage*, protéger l'infirmerie, la garderie. Gabrielle qui en somme a tenu la boutique…

Gabrielle qui se souvient des hymnes dont nous ne nous souvenons plus, qui connaît les étapes, quand nous ne savons plus, qui nous montre le chemin, et nous apaise. Oui, l'ange Gabrielle.

Gabrielle, "la belle aux beaux nichons" comme s'en vantait ma mère. Sa "Gab", la garde rapprochée, quasi journalière. Gabrielle qui avait promis à chacune, Jane, Kate, Charlotte et moi, d'être là et qui a tenu sa promesse, toujours.

Gabrielle qui m'a appelée pour me le dire. Gabrielle première inquiétude de Marlowe quand je lui ai annoncé.

Et puis Gabrielle, seule, derrière ses lunettes noires qui ne sort plus du lit, Gabrielle coupée en deux, assaillie de signes, et puis, doucement, Gabrielle qui revient à elle. Gabrielle qui écrit. Gabrielle qui, une dernière fois, refait les *Boxes* en Bretagne, à mes côtés.

Si ma mère est encore là, elle est avec Gabrielle.

Elle, là, au-dessus de nous.

Je l'ai encore avec moi, en Gabrielle.

Gabrielle qui tient la porte, la main, la tête, le cœur, et Gabrielle qui se souvient de ce que j'ai besoin d'entendre.

Cette vie je vais la lire comme vous…

Lou Doillon
14 juillet 2024

Mais l'amour est toujours l'amour, peut-être même qu'il y en avait un autre dans cette vie vieillissante, dans mon cas solitaire, accompagnée par mes amis… Il me semble que j'ai plutôt navigué dans un optimisme absolument infondé.

Jane Birkin, *Post Scriptum*, 2019

QUI EST GABRIELLE CRAWFORD ?

C'est une question tout à fait légitime que m'a posée mon éditrice et que vous, qui lisez ces lignes, vous vous posez certainement.

Qui est-ce ? Pour qui se prend-elle ? Et pourquoi raconte-t-elle la vie de Jane Birkin ? Toutes ces questions sont justifiées. Moi-même, j'ai un peu l'impression de commettre un acte d'infidélité en écrivant ce livre.

Jane et moi faisions tout ensemble, mais saurais-je intéresser son public ? Je ne sais pas quelle méthode emploient ceux qui écrivent des livres, mais je commence à mieux savoir comment je vais m'y prendre.

Tous les matins, au réveil, je pense à Jane. Six mois déjà sont passés et je me demande encore si son départ est bien réel. Je reste couchée au moins une demi-heure, à réfléchir à quel jour, quel mois, quelle décennie je vais convoquer aujourd'hui pour ce livre. Quel aspect de notre extraordinaire amitié je vais tenter d'expliquer.

Je ne suis moi-même pas sûre de comprendre la profondeur de cette étrange sorte d'amour, jamais physique et pourtant on ne peut plus sentimental. À la fin, j'ai tenu sa petite main froide tandis qu'elle était couchée sur un lit d'hôpital ou chez elle, parce que c'était tout ce qu'elle voulait. Pas de câlin.

Bizarrement, les seuls moments où elle devenait vraiment tactile avec moi étaient quand elle se trouvait face à mon appareil photo. Je n'arrivais alors pas à l'empêcher de me tripoter.

Je crois qu'elle aimait créer cette illusion charnelle, d'autant plus parce qu'elle savait que j'étais gênée.

Hier, je relisais des fax délavés, des cartes postales, des journaux intimes. Tous débordent d'amour et d'affection, jamais de passion. Jane était une grande partageuse, la plus grande peut-être. Ce qui était à elle était à moi et *vice versa* et cela s'appliquait à tout, absolument tout : les parents, les enfants, les maisons, les agents, les invitations, la vie. La seule chose qu'elle ne voulait pas partager était notre amitié. Pas touche.

Nous traversions parfois des semaines houleuses, nous nous plaignions l'une de l'autre, mais jamais en dehors du cercle familial, un peu comme dans un mariage, peut-être.

Environ deux mois avant sa mort, à l'hôpital, pendant que nous attendions un membre du personnel médical, elle m'a glissé : "J'aimerais t'épouser." *Eh ben ça alors*, ai-je pensé, *c'est un peu abrupt*. Depuis, j'ai essayé d'analyser cette phrase, de comprendre pourquoi elle l'avait prononcée à ce moment précis. Peut-être voulait-elle se marier et finir sa vie avec quelqu'un qui l'aimait d'un amour dont elle ne pourrait jamais douter. Elle terminait même ses textos par *"wife"*, donc on peut dire qu'au fond, elle se considérait déjà comme ma femme.

Jane a vécu intensément tous les instants de ma vie. Quand ils étaient heureux, elle se réjouissait, quand ils étaient malheureux, elle s'inquiétait, généralement bien plus que moi. Elle sautait alors dans le premier avion et venait sonner à ma porte. "Qu'est-ce qui se passe ?" demandait-elle. Impossible de botter en touche, elle lisait en moi comme dans un livre ouvert. Il faut dire que ma vie amoureuse a été assez tumultueuse, comme celle de Jane, mais nous étions tels deux enfants qui poursuivaient un rêve.

Qu'y avait-il de si particulier dans notre amitié ? Pourquoi en parler ouvertement aujourd'hui ? Cela me semble évident.

Mon fils, ma sentinelle, qui a pris soin de moi sans se ménager depuis la mort de Jane alors que son père est mort à la même

période, s'apprête à partir six semaines s'occuper de son deuil à lui. Je vais devoir me débrouiller seule et affronter la réalité de la vie sans mon amie pour la première fois depuis cinquante-neuf ans.

"Le vrai ami est celui qui vous aide à vous aimer vous-même", a dit le dramaturge Noël Coward.

Je crois que mes parents ont fait de moi un cocktail d'humanité intéressant. La seule fille aux côtés de trois frères costauds qui veillaient sur elle. Une enfance tout droit sortie d'un album illustré des années 1950. Idyllique.

Mon père était un chirurgien respecté dans la marine, j'ai donc passé les premières années de ma vie dans d'immenses hôpitaux militaires. Nous habitions à côté d'un amiral qui donnait chaque semaine une réception à laquelle les enfants devaient assister et communiquer avec les invités. J'avais horreur de ça, mais en y repensant, ces soirées ont fait partie de mes expériences fondatrices. Elles m'ont appris à sociabiliser, à m'adapter à toutes sortes de gens.

Il me semble que c'est tout ce qu'il y a à savoir à propos de moi en guise de préambule. Vous découvrirez le reste au fil de ces pages.

N'étant pas spécialement douée pour les interviews, mais ayant besoin de certaines informations que je ne possédais pas, j'ai demandé à quelques amis de m'aider à écrire. Ils ont tous répondu à l'appel et ont grandement contribué à l'équilibre de ce livre.

Alors que j'écris ces lignes, j'entends le premier rossignol du printemps. C'est l'oiseau de la compassion, du lien, de l'amour maternel. Profond amour de l'humanité, empathie de grand sage. Sagesse durement gagnée et aptitude à tout accepter de la vie avec humilité, à surmonter chaque jour la douleur et à l'intégrer à l'amour. Il n'y a pas de hasard. Je remercie la vie de m'avoir offert ce signe aujourd'hui, en ce dimanche matin d'avril, alors que je craignais de ne pas réussir à terminer ce livre.

3 avril 2024



Gabrielle par Jane B.

LE COMMENCEMENT

Je suis photographe, pas écrivaine. Jane, au contraire, était une magicienne des mots et je vais donc devoir lui en voler quelques-uns pour accomplir cette tâche gigantesque. Aussi complémentaires que nous étions dans la vie, j'espère que mon récit viendra compléter ses propres écrits.

Jane et moi nous sommes d'abord croisées à Londres en 1964, quand nous avons posé ensemble pour une photo de groupe intitulée "la promotion de 65", réunissant les filles à suivre de près. J'étais, je crois, la moins connue du *Swinging London*, la vibrante scène londonienne de l'époque. J'ai redécouvert ensuite ma passion pour la photographie et mon amie Jane, après s'être longtemps débattue pour obtenir des rôles mineurs, mais inoubliables, est devenue la plus célèbre d'entre nous.

Jane a raconté son enfance dans *Munkey Diaries* (Fayard, 2018), un livre sur lequel nous avons travaillé ensemble. La tâche a été longue et extrêmement laborieuse. J'ai été envoyée dans les entrailles de sa maison du 5e arrondissement de Paris et, pendant qu'elle s'envolait à New York pour y donner un concert, j'ai exhumé trente ans de journaux griffonnés, humides et poussiéreux. Aujourd'hui encore, je la soupçonne de m'avoir choisie pour ma discrétion et aussi parce que j'étais sans doute

la seule à pouvoir déchiffrer et transcrire son écriture, comprenant souvent de quoi elle parlait seulement parce que j'y étais. Considérant ces cahiers comme des objets sans importance, elle les avait rangés à la cave, sous un tuyau. Un grand nombre de pages avaient été trempées lors d'une fuite d'eau, d'autres étaient tachées de larmes. Il ne me semble pas nécessaire de raconter à nouveau son enfance, détaillée dans ses journaux, je vais donc rapidement passer sur ses quinze premières années jusqu'au jour où elle a posé pour la première fois le pied sur la scène.

Née prématurée à sept mois, en 1946, couverte d'un linge humide et installée dans une boîte sur un radiateur pour être maintenue en vie à l'époque où les couveuses n'existaient pas, elle s'est, dès le premier jour, accrochée à la vie. Une survivante. Elle était la première fille de ses parents, David Birkin, officier de la marine, et Judy Campbell, actrice et égérie de l'auteur-metteur en scène Noël Coward, célèbre pour son interprétation de la chanson *A Nightingale Sang in Berkeley Square* pendant la guerre. Judy voulait l'appeler Georgina, un nom à la consonance aristocratique, mais David l'a convaincue de la nommer Jane, "comme l'héroïne de BD sexy du *Mirror*", a-t-il dit. Quel augure !

David avait une santé fragile, il était souvent retenu chez lui par des problèmes aux sinus et Judy se sentait freinée dans son désir de briller au théâtre par le caractère possessif et jaloux de son mari, ainsi que par l'amour de celui-ci pour la campagne. Leurs trois enfants, Andrew, Jane et Linda, ont sans arrêt bougé aux quatre coins de l'Angleterre, changeant d'écoles et de maisons en fonction de l'état de santé de leur père et des scènes de théâtre où leur mère était appelée.

Ayant une très faible estime d'elle-même, tant sur le plan physique qu'émotionnel, je ne pense pas que Jane dirait qu'elle a eu une enfance heureuse. Elle n'était pas précoce, dans tous les

sens du terme, et nourrissait donc une jalousie maladive envers ses contemporains. Ses années d'internat ont été désastreuses. Sa maison et Andrew, son frère adoré, lui manquaient. Elle faisait souvent du chantage au suicide, armée d'aspirine et de médicaments pour le ventre. Dans l'adolescence, ses complexes se sont accentués. Son père n'était pas prêt à voir sa fille devenir une magnifique jeune femme et sa mère semblait toujours injustement favoriser sa sœur. J'ai cru comprendre que Linda n'avait pas du tout vécu ces années de la même manière.

Quand vous recevez une lettre de Linda, vous pouvez être sûr d'y trouver un dessin au crayon et à l'encre, délicatement colorié, souvenir d'un instant apprécié partagé avec elle. Je la remercie d'avoir bien voulu sortir du silence pour moi.

Linda Birkin, sœur de Jane

Quand mon frère Andrew se remémore son enfance, il ne se souvient pas de moi. Il n'y avait que Jane et lui. Dans mes souvenirs, il n'y avait que Jane et moi. Andrew l'adorait, je l'adorais, elle était merveilleuse.

J'avais quatre ans de moins que Jane et cinq ans de moins qu'Andrew donc, d'une certaine façon, j'étais fille unique. Mais mes parents ne m'ont jamais couvée comme ils l'auraient fait si je l'avais été. Je jouissais d'une liberté totale parce que j'avais une sœur gentille, drôle, courageuse, téméraire et sauvage qui veillait sur moi et elle l'a fait avec une délicatesse qui transformait chaque instant en aventure et en jeu. Grâce à elle, mon enfance a été remplie de joie. Elle a posé les bases de ma vie.

Elle prenait des risques, elle relevait tous les défis, elle se lançait, tête baissée, dans tout ce qu'elle entreprenait, elle était toujours optimiste, elle ne s'inquiétait jamais du danger,

elle n'imaginait jamais que les choses pouvaient mal tourner et pourtant, dès l'enfance, elle adorait tout planifier, écrire des instructions, dessiner des schémas. Elle me contrôlait sans se contrôler elle-même.

Quand nos parents ont décidé de quitter notre ferme près de Henley pour s'installer à Chelsea, ils ont envoyé Jane, neuf ans, et moi, cinq ans, chez la mère et le frère de maman, dans le quartier d'Ealing. La maison était triste, exiguë et sentait le renfermé. Nous partagions un lit qui grinçait avec un traversin entre nous deux. Jane s'est mise à planifier notre évasion : nous devions nous habiller, Jane en jean, chemise à carreaux et tennis blanches, moi en jupe de coton rouge, boléro angora blanc sur un maillot de corps et Clarks aux pieds. Je devais me faufiler au rez-de-chaussée, suivie de près par Jane, ouvrir la porte d'entrée et, ensuite, nous devions nous mettre à courir. La nuit est tombée. Le plus silencieusement possible, j'ai enfilé ma jupe, mon maillot de corps, mon boléro et mes chaussures, Jane a enfilé son jean, sa chemise et ses tennis. Je me suis glissée en bas très discrètement, Jane sur mes talons. J'ai descendu les escaliers et là, horreur ! L'oncle John m'a sauté dessus et m'a attrapée. Jane a couru se réfugier à l'étage et s'est glissée sous les draps. Furieux, l'oncle John m'a portée jusqu'à la chambre et m'a battue violemment sur le lit. Jane est restée muette.

En 1956, nos parents ont donc quitté la ferme et acheté la fin du bail d'une grande maison victorienne de quatre étages à Chelsea. Nous allions nous lancer dans une vie radicalement nouvelle. Jane avait dix ans et moi, six. Nous partagions une chambre au dernier étage. De là, nous avions une vue splendide sur des jardins, des arbres et des toits jusqu'à l'Albert Bridge. À l'ouest, se dressaient au loin les cheminées de la centrale électrique de Lots Road. La première année, le soir de Noël, Jane a regardé par la fenêtre et annoncé qu'elle

avait cru voir le traîneau du Père Noël, mais qu'il était trop loin pour qu'elle soit sûre que c'était bien lui. Au milieu de la nuit, j'ai été réveillée par des petits coups sur le mur. "Linda, tu entends ?" Toc toc toc. "Ça doit être le Père Noël." Toc toc toc. "Il descend par la cheminée. Chut ! Fais semblant de dormir." Je savais que c'était Jane, mais ça n'avait aucune importance. J'étais enchantée de partager avec elle un moment complice, un fantasme. Pour moi, elle a fait exister le Père Noël et, à partir de là, je l'ai aimée encore plus.

Jane m'a aussi fait croire que son doudou singe, Munkey, était réel. Munkey était son âme sœur et elle exigeait de moi que j'accepte tous les détails de son quotidien. Le matin, il allait à l'école avec sa petite sacoche et ses cahiers, sa casquette et son pantalon tricoté par sa grand-mère. L'après-midi, en rentrant, il nous attendait devant la porte, avec tous ses cahiers gribouillés et corrigés. Jane lui donnait à manger, fourrant la cuillère dans sa bouche de feutre rouge, et l'asseyait pour qu'il fasse ses devoirs. Je savais qu'il n'était pas réel. Évidemment. Et pourtant, et pourtant, encore fallait-il le prouver. Un soir, pendant que Jane était en bas, j'ai pris Munkey, je l'ai posé par terre et j'ai sauté dessus de toutes mes forces. Je l'ai littéralement piétiné. Il n'a pas bronché*.

Dans cette chambre commune, nous avons partagé la coqueluche. Je me souviens qu'on nous apportait de la soupe de petits pois roborative et qu'un jour, Jane a voulu vider la sienne dans le lavabo avant de découvrir que la peau des pois était trop épaisse et qu'ils ne passaient pas dans le tuyau. Dans cette chambre, nous avons aussi organisé des repas de minuit. Jane élaborait des plans sophistiqués. Nous avions acheté un petit panier en souvenir de Minorque et l'avions attaché à une très longue ficelle. Je devais descendre quatre étages jusqu'à la cuisine et vider le frigo. Jane descendait alors

le panier à travers les interstices de la balustrade de l'escalier, je fourrais notre butin dedans, je tirai un coup sec sur la corde pour signaler à Jane de le remonter, puis je courais en haut où nous dégustions nos prises et faisions rôtir des marshmallows sur le poêle à gaz.

Notre mère chargeait toujours Jane de s'occuper de moi. Je devais être un poids pour elle, mais elle ne s'en est jamais plainte. Notre cousine Pempie se rappelle avoir croisé Jane à quatorze ans dans Kings Road, en train de tirer par la main sa petite sœur de dix ans. Dès qu'elle l'a vue, Jane m'a jetée dans ses bras avec soulagement : "Pempie, s'il te plaît, tu peux la garder ?" Et elle est partie, contente de se débarrasser de la corvée.

Nous partagions notre temps entre Chelsea et l'île de Wight. En 1958, papa a acheté "Bank Cottage" à son cousin Hughie Seely. La maison était située sur la côte ouest de l'île, la plus sauvage. C'était notre "Land of Lost Content[1]". Nous avons passé de longues journées d'été sur la plage de Brook, à courir autour des obus tête en bas, vestiges de la guerre, à tapoter la vieille mine rouillée avec un galet en faisant semblant qu'elle marchait encore dans le but de faire fuir les visiteurs d'un jour. Jane établissait des plans de bataille ambitieux. Avec un grand bâton, elle dessinait ses régiments sur le sable noir. Elle pointait ici et là en disant que nous allions attaquer l'ennemi par "ici" et "ici" et "ici" (de quoi faire trembler les estivants !). La marée finissait toujours par monter et détruire ses ambitions, mais à ce stade, nous étions déjà rentrées à vélo à la maison.

Pour un de mes anniversaires, j'ai eu une balançoire. Jane l'a tout de suite réquisitionnée pour un sport de son

1. "Le pays des joies d'antan", référence à un poème d'Alfred Edward Housman.

invention nécessitant énormément d'instructions écrites. Elle appelait ça "Jalind Swinging". Le principe était de se balancer le plus haut possible pour sauter ensuite le plus loin possible (ça pourrait être une métaphore de la vie de Jane). Les règles faisaient plusieurs pages, avec des illustrations montrant les hauteurs et les longueurs à atteindre, les différentes figures de réception et les points à déduire. Les calculs ressemblaient à des formules d'algèbre du style : x = (J + L). Mais Jane était aux commandes, c'était tout ce que je désirais.

Jane partageait toujours ses découvertes et ses connaissances. À cette époque, elle s'intéressait surtout à tout ce qui avait trait à la croissance, m'expliquait que les seins ne poussaient pas en même temps, que les filles avaient un jour "leurs affaires", étape excitante qui ne devait pas être une source d'inquiétude, que papa lui avait promis de lui organiser une fête quand elle les aurait. Notre mère était très pragmatique sur la question du genre. Elle nous avait élevées dans l'idée que personne ne pouvait être entièrement une chose ou une autre. Elle disait : "Tous les garçons ont en eux une part de fille et toutes les filles ont en elles une part de garçon." C'était tellement logique. Un soir, Jane s'est précipitée dans ma chambre. Euphorique, elle m'a montré une petite bosse sur son doigt. "Linda, j'ai trouvé ! C'est mon petit bout de garçon !"

Ce qu'elle ne m'a pas raconté, c'est à quel point elle a souffert à l'internat d'Upper Chine, sur l'île de Wight. J'y étais aussi, mais chez les petits, dans un cadre plus préservé. Jane logeait dans un bâtiment à l'autre bout du campus avec des adolescentes teigneuses et déjà formées qui se connaissaient depuis des années et qui n'avaient aucune attirance pour l'intruse effacée, aux seins plats et aux dents écartées qu'elles ont rapidement accusée de ne pas être une "vraie